

# Accroche-toi

Delphine Tranier-Brard

*Cette nouvelle a été publiée dans le n°52 de la revue Rue Saint  
Ambroise paru en novembre 2023.*

Il est presque 17h30 lorsque je pousse la porte de la chambre 302. Les visites s'arrêtent à 18h mais tu m'as demandé de ne pas venir trop tôt, pour faire la sieste. Ça sent le détergent d'hôpital et le pyjama trop porté dans une pièce trop chauffée. La chambre est plongée dans la nuit, mes yeux mettent un temps à s'habituer. Le drap te recouvre entièrement et reste immobile, même à hauteur de poitrine. J'ai déjà du mal à respirer. J'ai peur comme toujours, comme chaque fois, comme ces centaines de fois où j'ai tenté de te sortir du lit, me demandant ce que tu avais avalé ou fumé : Rien ! Ce que tu peux être chiante ! Laisse-moi vivre ma vie, je suis plus une gamine ! Tu t'étais rasé la tête pour le prouver.

Je m'assieds au bord du lit, l'envie de fuir dans les jambes, le cœur pressant mes côtes. Je pose la main sur ton bras. Coucou ma grande. Tu sursoutes, ouvres grand des yeux azimuthés. Retour à la case hôpital. Dose maximale. Vigilance orange : inspection des valises, des sacs : pas de lacets pas de cachets d'avance pas d'objets tranchants ni pointus. Tu te redresses avec difficulté, comme si tu venais de passer dix ans dans un caisson. Ton regard

vitré, ton corps écrasé de médocs, je ne sais pas si j'ai encore en moi la force de supporter. La force de me montrer forte pour toi. Putain ce que ça flingue quand on a cru que c'était derrière nous, derrière toi, que maintenant tout ira bien. Il y a le bon traitement, le bon dosage, toute une équipe autour de toi. Il y a les concours d'arts réussis, la reprise d'études dans l'école de ton choix. Et maintenant tu sais appeler à l'aide, dire quand tu n'y arrives plus, quand tu es sur le point de. Retour à la case départ, il faut que je lutte pour ne pas me laisser aller à croire ça, pour ne pas vivre chaque seconde comme une défaite. Il faut me rappeler ce que le médecin a dit : c'est un marathon, il peut y avoir des arrêts au stand. Chaque seconde se rappeler le chemin parcouru, ne pas se laisser submerger par le désespoir, ne pas sombrer sous les questions : l'ai-je trop couvée ? pas assez ? où ai-je merdé ? Tu te redresses sur les coudes, tu essaies de t'arracher aux limbes. C'est une lutte. Tu finis par te mettre debout. Tu aurais voulu te mettre en beauté pour moi mais tu n'as plus d'affaires propres, puis la sieste, quoi. Je peux faire une machine si tu veux. Non, papa m'a déjà proposé il vient dimanche. Je ravale un comme-tu-veux avec un pincement d'échec au cœur. J'aurais voulu que tu n'aies jamais à choisir. Quand je m'y attends le moins, ça continue à se jouer dans les détails, quoi que j'y fasse. La prochaine fois, tu dis.

Les mains tremblantes, tu vides le sac d'affaires que je t'ai apportées en rangeant méticuleusement les crèmes sur le lavabo, les vêtements dans la penderie et dans les tiroirs les feutres, le petit tube de colle que l'infirmier n'a pas confisqué, les feuilles de

soie de couleur que j'ai couru tout Paris pour dénicher. Tu assignes une place à tout. Cette méticulosité, ce plaisir à organiser la chambre comme si c'était ton premier appart, cela m'écorche. Le bien manifeste que le simple fait d'être ici te fait, à peine les soins commencés, cela me blesse plus encore que ton regard vitré. Il est presque 18h. Tu re-remplis le sac avec ton linge sale. Tu me donnes un post-it avec une liste de livres pour Noël. Tu veux que je parte, ton repas va arriver. Tu veux respecter les règles à la minute. Cela m'agace un peu. Ton empressement de me voir, ce matin, au téléphone... il est bien loin. Faut l'encaisser. J'encaisse. Je dis que je reviendrai bientôt. Pas la peine, tout le monde veut me voir et je n'ai droit qu'à deux visites par jour.

Je reprends l'ascenseur avec le linge sale et le cœur au fond des chaussettes. Un couple monte derrière moi avec leur fille. On s'évite du regard malgré nous, chacun sous le poids de sa galère. Je les envie d'être ensemble pour la traverser. Leur fille brindille promène sa perfusion, nourrie par le nez avec une sonde, comme un bébé en couveuse. Un tel décharnement, je ne peux pas regarder ou je vais me liquéfier. C'est dingue cette société qui bouzille sa jeunesse.

Je retrouve l'air de la rue et sa crasse de pigeons, en m'acharnant à me convaincre que tu es bien entourée, que ce que je peux faire de mieux maintenant c'est reprendre des forces pour la suite. Respirer. Cesser de me blâmer pour le passé.

Les jours suivants, je tente de me concentrer au travail, tu luttas pour t'extraire au chaos, retrouver une routine, la capacité de gérer ton anxiété. Bref, tu essaies de manger. Beaucoup de

médicaments, peu d'activités, du temps à perdre, peu de soignants avec qui parler. Vite, tu m'appelles. Tu t'ennuies.

Tu n'avais pas un projet de roman graphique ?

Aussitôt tu t'y mets, tu racontes ton histoire, avec le perfectionnisme des artistes qui te caractérise. Tu sais où ça commence, par un cauchemar de sang et de mort. Tu veux y mettre beaucoup de couleurs. La fin, on ne s'en parle pas. Tu appelles presque tous les jours : je peux t'amener le carnet rose qui est dans le deuxième tiroir mais sans l'ouvrir (le carnet), ni les autres (les tiroirs) ? et ramener beaucoup plus de colle ? et des journaux ?

Une semaine plus tard ton livre est terminé. Tu veux mon avis, mon regard d'autrice, pas de maman. Théoriquement j'en suis capable, lire un ouvrage sans confondre l'auteur et ce qu'il a écrit, c'est mon job. Mais là ? Mon cœur martèle des coups en guise d'avertissement. Je veux en être capable pourtant, c'est un de ces moments où tout se croise, comme si sans le savoir tous les volets de ma vie m'y préparaient depuis des années.

La lecture est un choc. Une nouvelle marche dans l'étendue de mon ignorance, dans l'étendue de ta souffrance. Le couteau avec lequel tu as tenté de t'éventrer à sept ans. Ta tête que tu fracassais contre les murs à trois ans. Tes tentatives répétées de t'étrangler de tes propres mains. Tant d'envie de mourir, tant de douleur pour un si petit enfant, ça suffoque. Chaque découverte, c'est la carte du Dixit auquel on a tant joué, où une femme martèle son cœur à coup de massue sur une enclume. Le mois dernier déjà, l'aveu du shit en terminale (j'avais pas rêvé), l'aveu

de l'alcool à hautes doses en seconde (j'avais rien vu). Jusqu'où vais-je encore en découvrir ? Jusqu'où peut-on dégringoler ?

Tu es sur ton trente et un pour m'accueillir : bas résille déchirés, freckles et maquillage d'elfe vert fluo pailleté, mini-jupe cuir ne dissimulant pas que tu as encore perdu du poids. Je garde mon pincement au cœur pour moi. Tu attends mon avis d'autrice mais c'est la mère, la voix tremblante, qui dit l'émotion, l'amour et la douleur qui traversent ton œuvre. Je dis que je l'ai reçue aussi comme un remerciement, d'avoir été et d'être là. Tu souris. Je ne dis pas l'absence criante de ton père derrière les pages, ni que j'ai reconnu les dates des pires journées, le couteau, le premier étranglement : son départ, son remariage. Je dis l'effroi de ce que j'ai découvert, l'effroi que tu n'en aies pas parlé plus tôt. Tu ne savais pas que je ne te jugerais pas ? Ce n'est pas cela. Tu ne voulais pas que je sois triste. Je souris de tendresse, et de défaite aussi, comment ai-je pu oublier ce trait d'enfance : épargner la mère ? Je retiens les larmes au bord de mes yeux. Tu es soulagée je crois, d'avoir été entendue.

Puis tu veux entendre l'avis de l'autrice, tu as besoin de billes pour reprendre certains passages. On parle organisation du texte, temporalités, capacités émotionnelles du lecteur. Jusqu'où peut-on lui faire ressentir la douleur ? On réfléchit ensemble. J'ai peur de trop en dire, de perdre la juste distance, de trop entrer dans la cuisine du texte au risque qu'il en perde sa saveur, et en même temps je m'attarde, je donnerais n'importe quoi pour que ce moment de complicité s'éternise.

La nuit tombe, tu allumes la lumière. J'enfile mon manteau, je cherche la carte magnétique pour l'ascenseur. Au moment où je zippe mes chaussures, tu me dis qu'un des soignants t'a aidé à réaliser que ne pas manger, c'est aussi effacer les rondeurs du féminin. Tu dis que même si tu t'habilles et te maquilles de manière ultra féminine, tu te penses au masculin.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Tu dis que je comprendrai en lisant les livres de ta liste. Je dis que le seul livre que je voudrais lire, il serait écrit et dessiné par toi.

Je les ai achetés, les livres. *Genre Queer. La non-binarité expliquée à ma maman*. Je te les ai apportés pour que tu les lises en premier. Très vite, tu me diras que ce n'est pas exactement toi. Tu me diras que tu aimerais simplement que je ne t'appelle plus ma grande. Que je te conjugue au masculin. Ça ne va pas plus loin. Ce soir-là, je pleure de soulagement. Peut-être que je m'attendais à pire.

Au départ cela m'a semblé insurmontable, te penser au masculin, après vingt ans de féminin. Et le français s'y prête si mal. Mais il y a longtemps que j'ai choisi mon camp. Le tien. Accroche-toi mon chéri.